

Revue de presse de janvier à novembre 2025

Sommaire

Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes, Natacha Rosse, 14.01.2025, le 24H	2
Antigone romande, l'autrice Nathalie Lannuzel met des mots rares sur l'inceste dont elle a été victime, 07.02.25, Alexandre Demidoff, Le Temps	5
Familles, je vous haime, 10.02.25, Isabelle Carceles, Le Courrier	8
Vertigo, Episode du 6 février 2025, « Au théâtre, raconter l'inceste et les violences sexuelles sur mineurs », RTSAudio	10
L'inceste en mode choral, 12.03.25, Frank Lebrun, La Pépinière	11
Vertigo, Episode du 24 avril 2025, « Louise », RTSAudio	14
«Louise» ou quatre femmes clowns à l'Usine à Gaz de Nyon, 29.04.2025, Boris Senff, Le 24Heures	15
L'Usine à Gaz à Nyon fête ses 30 ans le week-end prochain, 09 juin 2025 , RTS	18
Nyon: l'Usine à gaz fête ses 30 ans «tambour battant», 12.06.25, Maxime Maillard	20
Ce week-end, l'Usine à Gaz fête ses 30 ans entre arche de la convivialité, italo-disco et cabaret, 13.06.25, Marie-Pierre Genecand	23
« L'Usine à Gaz à Nyon (VD) lance sa saison 2025-2026, 26 août 2025 », Swissinfo.ch	26
Usine à Gaz : « un caisson de résonance », OFF Magazine, n°16 Septembre 2025	27
Nyon: l'Usine à gaz lance une nouvelle saison culturelle variée et ambitieuse, 10.09.25, Maxime Maillard	29
Étude du contrat social de l'amour, 15.09.25, Fabien Imhof, La Pépinière	31
« Tu seras viril, mon kid », 22.09.25, Fabien Imhof, La Pépinière	33
« Le comique désespéré », Migros Magazine, 2025	36
Revue de presse Jacqueline, 14.11.25, RTS	37
Jacqueline Maillan, hallucinée du boulevard, 18.11.25, Alexandre Demidoff	38
12 :45 « Rendez-vous culture : Rébecca Balestra et Manon Krüttli présentent « Jacqueline » », 13.11.25, RTS	40

Ces 9 artistes vont galvaniser les scènes romandes, Natacha Rosse, 14.01.2025, le 24H

Pour marquer la rentrée scénique de janvier aux quatre coins de la Suisse Romande, zoom sur dix univers créatifs qui séduisent le public. 13h35



Nathalie Lannuzel, à Vidy, présente l'une des pièces phares de ce début d'année 2025, «Sagrada Familia». FLORIAN CELLA/VQH

Le temps des Revues de fin d'année est achevé (ou presque, certaines jouant les prolongations), place à la rentrée... florissante. Preuve que la création romande galvanise, plusieurs pièces affichent déjà complet – au TKM à Renens, «La crise» de Coline Serreau, mise en scène par Jean Liermier, ne connaît pas la crise... D'autres marqueront les esprits, comme «Sagrada Familia», de Nathalie Lannuzel, une pièce qui lève un coin de voile sur l'un des grands tabous de notre société: l'inceste. Un spectacle porteur d'espoir à voir au Théâtre de Vidy à Lausanne, puis à Yverdon et Nyon.

Preuve aussi que la création romande fourmille, les artistes nous emmèneront dans des univers bigarrés. Ils nous raconteront des histoires parfois cocasses, parfois sombres, mais toujours porteuses d'espoir. Sur scène, on rencontrera des naufragés,

des jeunes perdus dans un monde en flammes, un prodige des maths et « un obscur metteur en scène » en pleine tournée d'adieu sous les projecteurs. Nous avons choisi neuf créatrices et créateurs à suivre en ce début 2025.

Nathalie Lannuzel

La main d'un père qui saisit le poignet de sa fillette, dans le noir...et le black-out. Petite, Nathalie Lannuzel a vécu l'inimaginable. Cette réminiscence, fugace mais ancrée dans son esprit, a ouvert l'écriture de «Sagrada Familia». Ce spectacle qui raconte le tabou ultime de l'inceste, à l'affiche du Théâtre de Vidy puis au TBB à Yverdon et à L'Usine à Gaz à Nyon, la metteuse en scène l'a voulu lumineux, porteur d'amour. Parce que le théâtre a le pouvoir de sublimer les traumatismes.

Au fil de sa vie d'artiste, Nathalie Lannuzel a creusé son sillon dans les arts vivants en tant que comédienne, metteuse en scène et directrice pendant douze ans de l'école des Teintureries, à Lausanne. Aujourd'hui, elle révèle un pan de son passé familial à travers l'écriture, dans un texte serti de poésie, sans rage, mais avec la fureur d'être libre. Interview.

Vous dévoilez une part très intime de votre histoire dans ce spectacle. Quel a été le moteur de l'écriture de ce texte ?

J'ai travaillé par constellations. J'ai beaucoup de carnets de notes, de fragments de textes dans lesquels je creuse cette intuition qu'il est possible de sortir d'un trauma. La pièce se compose de passages issus de mon journal « Chronique d'un deuil » que j'ai tenu en 2009 après une visite à ma mère, et de textes plus récents. Ecrire autour de la famille m'accompagne depuis toujours. Le premier déclencheur de l'écriture de ce spectacle a donc été cette visite dans la maison familiale avec ma mère. J'ai découvert qu'elle avait rangé tous mes dessins d'enfant dans les affaires de mon père. J'ai décidé de les récupérer. Après cet événement, j'ai compris que je devais aller plus loin dans la libération, dans la reprise en main de ma vie, de ma puissance, de mon existence.

L'écriture a donc été un exutoire...

Quand je me suis mise à écrire pour la pièce, pour le théâtre, j'ai entendu parler la mémoire de mon corps. C'est devenu le fil rouge de tout le spectacle : la première scène évoque ce moment où mon père a saisi mon poignet dans le noir... Tout au long du texte, une voix, celle du corps, rappelle cette nuit volée à l'enfance. Pour que le jour puisse se lever.

A quel moment en avez-vous parlé pour la première fois de ce que vous avez vécu ?

J'ai su toute petite que je vivais quelque chose de transgressif. J'ai essayé d'en parler, mais le déni familial et sociétal a immédiatement pris le dessus. Alors je me suis tue. Plus tard, j'ai interrogé mon père quand j'avais 18-19 ans, comme si lui seul pouvait

entendre. Il a d'ailleurs reconnu certaines choses, mais il m'a aussi dit qu'il ne pensait pas m'avoir fait du mal, et il était sûr que j'avais oublié. Il comptait sur mon oubli d'enfant. Il m'a fallu encore bien des années pour libérer ma parole. Aussi parce que je ne voulais pas apparaître comme une victime, être identifiée par ce que j'avais vécu. Je voulais me construire en dehors de cette violence. J'avais environ 35 ans quand j'ai décidé de parler.

Quel a été le déclencheur ?

Il y a eu plusieurs éléments. Une conférence de Boris Cyrulnik, qui compare l'inceste à un génocide. Cela a été un déclic libérateur, qui m'a décidée à prendre une lampe torche pour partir à la recherche de ce qui avait été fracassé en moi. Cette quête est devenue plus active après mon premier divorce, lorsque je me suis retrouvée seule à affronter mes peurs. Je voulais comprendre. Il y a aussi eu la naissance de ma nièce : j'ai ressenti de la terreur à l'idée que ce schéma se reproduise, qu'elle vive à son tour ce que j'avais vécu. Je voulais l'empêcher. Cela a réveillé la guerrière en moi.

Comment votre famille a-t-elle reçu cette vérité?

Quand j'ai parlé, je suis devenue la coupable, celle qui avait brisé les liens de la famille. J'ai été considérée comme une traîtresse.

Après avoir libéré votre parole dans l'espace familial, vous portez aujourd'hui cette histoire dans l'espace public. Que souhaitez-vous transmettre ?

Petite, je pensais que j'étais seule à vivre. Aujourd'hui, en libérant ma parole, je me rends compte que mon vécu fait écho à tout un pan de l'histoire de notre société. Le système patriarcal est composé de réflexes incorporés et normalisés qui ont rendu «acceptable» l'inceste. Je sais qu'il y aura dans le public des personnes qui ont subi des actes incestueux – et sans doute aussi des agresseurs, peut-être qu'ils entendront eux aussi que quelque chose change... Avec «Sagrada Familia», je souhaite faire œuvre commune. Mon écriture est pénétrée de ma blessure, mais il y a beaucoup d'amour, et d'humour, dans mon texte. Je voudrais que ce spectacle soit comme un cadeau aux gens, un message qui leur dirait : « Oui, tu peux en sortir. »

Pourquoi avez-vous choisi le titre de Sagrada Familia, la Sainte Famille ?

La vie qui nous est transmise par nos parents est sacrée. Mais la société nous a conditionnés à l'idée que l'amour familial est un devoir, or l'amour c'est un mouvement de vie. Un mouvement qui nous amène justement à sortir de sa famille pour être soi. Dans la pièce, j'ai voulu être fidèle à moi-même et à l'amour que je ressens pour ma famille, en disant les choses avec clarté. En y mettant la lumière.

Votre mère a-t-elle reconnu et accepté ce que vous avez vécu ?

Elle a fini par admettre ce qui s'était passé, avant son décès en 2017. Par reconnaître son déni. Au moment où j'ai mis à jour ce que j'avais vécu, j'ai peut-être fait ce que ma

mère aurait voulu faire, mais qu'elle n'a pas pu faire, pour de multiples raisons. Elle m'aimait, la question n'est pas là, mais son déni m'a fait me poser beaucoup de questions sur l'amour maternel. C'est d'ailleurs un thème que j'aimerais explorer après «Sagrada Familia». De mon côté, j'ai fait le choix de ne pas avoir d'enfants, car je ressentais une hantise à l'idée de reproduire un schéma de domination. Et puis je ne me sentais pas libre, une petite fille en moi n'arrêtait pas de trembler. J'avais peur de ne pas pouvoir être la mère que j'aurais voulu être. Je devais m'occuper d'elle avant.

Avez-vous annoncé à votre père que vous aviez écrit une pièce sur votre histoire?

Je ne lui parlais plus depuis plusieurs années, mais je pense qu'il l'a su, d'une manière mystérieuse. Il est décédé l'année dernière, quelques jours après l'annonce du spectacle à la présentation de saison du Théâtre de Vidy...

«Sagrada Familia», Théâtre de Vidy, du 31 janvier au 14 février, TBBYverdon le 11 mars, Usine à Gaz à Nyon, 13 et 14 mars

Antigone romande, l'autrice Nathalie Lannuzel met des mots rares sur l'inceste dont elle a été victime, le 07 février 2025, Alexandre Demidoff, Le Temps

La comédienne romande transfigure la folie de son enfance en spectacle poignant, à Lausanne, avant Yverdon-les-Bains et Nyon. Paroles d'une femme libérée de ses démons



Nathalie Lannuzel à Lausanne, le 4 février 2025. — © Nadia Tarra pour Le Temps

Résumé en 20 secondes

La comédienne romande Natahlie Lannuzel a attendu un demi-siècle avant de poser des mots sur l'inceste dont elle a été victime dès l'âge de 5 ans.

Elle transcende cette enfance saccagée dans «Sagrada familia», à l'affiche du Théâtre de Vidy avant Yverdon-les-Bains et Nyon.

En marge du spectacle, l'artiste raconte comment le théâtre l'a sauvée à la sortie de l'adolescence.

A 9 ans, Nathalie Lannuzel s'est donné rendez-vous, c'est ainsi qu'elle parle au Théâtre de Vidy. Un jour lointain mais certain, elle raconterait l'abus de cet homme qui était son père. Elle dirait comment, une nuit, il a fracassé l'enfance, comment il n'a plus arrêté de la fracasser, comment elle, la fillette, a failli être liquidée dans l'eau turpide de la peur, comment elle n'est pas morte. A 9 ans, elle s'est juré que ses mots ne seraient pas ceux du cloaque, mais qu'ils s'avanceraient satinés de lumière.

Ces jours à Lausanne, la comédienne romande est au rendez-vous. Elle a attendu un demi-siècle, mais les serments d'enfant ont des ailes, ils se fichent des turbulences du temps. Son *Sagrada familia* reprise les lambeaux d'un passé longtemps irrespirable. Les comédiens Claire Deutsch, Alice Delagrave, Pierre-Isaïe Duc et Pierre Boulben libèrent l'histoire d'un outrage à l'innocence, l'histoire d'une mère pourtant très aimée qui ne peut pas voir, qui ne veut pas voir, l'histoire d'une famille ordinaire qui couvre l'innommable.

Ce spectacle-là ne serait qu'une revanche sur le destin qu'on le trouverait déjà admirable. Mais il est animé par la joie d'avoir transformé la glu d'autrefois en mots qui cinglent, d'avoir changé un brouet puant en chant d'amour. Amour de soi, quelle conquête! Amour des autres, quelle victoire! *Sagrada familia* est ce butin sur lequel le désespoir n'a plus prise. Un acte de foi dans le pouvoir de dévoilement des poètes.

Nathalie Lannuzel est cette force-là, devant vous, auréolée d'un soleil de printemps qui éclabousse le lac. Une héroïne de Stefan Zweig, se dit-on, déterminée à aller vers sa vérité. «Jeune, je m'étais fait une autre promesse, confie-t-elle. Jamais je ne me présenterai comme une victime de... Je ne voulais pas, comme comédienne, être associée à ça.» L'écriture était pourtant là, depuis toujours, poursuit-elle, dans des carnets où poèmes et petites nouvelles constituent le pays intérieur.

Une révélation au pays de Sophocle

Avec elle, vous revoyez une vie. La maison à Annemasse. Son père, prof de grec et de latin au lycée. Sa mère, Michelle, prof de français. La routine des jours qui cache les démons de la nuit. Son piano. Son rêve d'être ballerine. La honte qui l'exclut d'elle-même. Qu'est-ce qui la sauve alors? Un éblouissement. Elle est avec ses parents à Epidaure. C'est une petite Antigone et elle contemple le royaume de Sophocle.

«J'avais 12 ans et j'ai eu une épiphanie. Je me suis assise sur les pierres et j'ai dit: «Je veux faire ça.» J'ai acheté une carte postale de ce théâtre qui élargissait tout, impliqué qu'il était dans le tragique de la destinée humaine.»

Parle-t-elle alors à sa mère des exactions du père? «Elle savait, mais ça n'arrivait pas à son entendement. Des amis l'ont alertée, elle a préféré se fâcher contre eux pour préserver l'illusion. Elle était prise dans un engrenage. A 18 ans, j'ai confronté mon père à ses actes. Il les a reconnus et justifiés en invoquant l'écrivain Gabriel Matzneff et ses textes faisant l'apologie de l'amour entre adultes et enfants. La soi-disant libération sexuelle des années 1970 a favorisé des déviances insensées.»

Impossible d'oublier les conversations graveleuses de certaines soirées à la maison. «J'entendais des choses qui me faisaient chuter à l'intérieur de moi. Je tombais et je ne voyais pas le fond. J'étais anéantie. Quand je suis devenue comédienne, beaucoup pensaient que je ferais du cinéma. Mais un reste de trauma m'en a empêchée. Evoluer devant une caméra, c'était comme me retrouver devant les yeux de mon père. Je me sentais absorbée, je disparaissais. Je ne pouvais pas m'imaginer passer des castings douteux.»

Gérard Philipe, son étoile

La scène, elle, est promesse et largesse. C'est le don de la mère. «Le théâtre m'a sauvée. Il y a eu l'éblouissement d'Epidaure, mais aussi toutes ces journées à écouter les disques de Gérard Philipe, *Le Prince de Hombourg*, *Le Cid*. Je voulais être Gérard Philipe et Maria Casarès, cette tragédienne d'origine espagnole qui a été le grand amour d'Albert Camus. Mes héros étaient ceux de ma mère. C'était ma manière de l'aimer, de faire famille avec elle.»

Dans sa chambre d'ado, Nathalie n'écoute pas les Rolling Stones, elle déclame Corneille et Racine. Michelle inscrit son ado au Conservatoire de Genève, la ville voisine. Et à 18 ans, elle s'affranchit de la comédie familiale. Elle vit désormais de l'autre côté de la frontière, où elle se forme au métier à l'Ecole supérieure d'art dramatique.

Quatre ans plus tard, elle passe le concours du prestigieux Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris. Elle brille, puis s'éteint soudain au deuxième tour, comme si elle était interdite de lumière. «Je me suis absentée de moi, je n'étais plus là. J'ai écrit au directeur du Conservatoire, Jean-Pierre Miquel. Je lui ai demandé si ça valait la peine de me représenter l'année suivante. Il m'a encouragée et j'ai été prise.»

La suite, c'est une invention de soi sur des «fissures» qui sont parfois des «béances». Ce sont de grands rôles qui dessinent un cap. C'est la rencontre par exemple avec le metteur en scène Claude Stratz, ce lecteur galvanisant qui l'engage, en 1992, dans *Le Pain dur* de Paul Claudel à la Comédie de Genève. C'est la proposition bien plus tard de diriger les Teintureries, Ecole supérieure des arts dramatiques, à Lausanne.

«Nathalie, qu’avez-vous ressenti, jeudi, après la première?» Elle joint ses mains, son buste bascule au-dessus de la table, comme pour une prière, un merci la vie. «C’était comme un accomplissement. Je n’ai pas de mots pour le dire. Et en même temps, ça faisait si longtemps que je me préparais à ce moment-là. Je me sens en paix. Est-ce que mon père m’a demandé pardon? Un agresseur n’a pas à demander pardon. Est-ce que je lui en veux encore? Je suis ailleurs, je me suis libérée du ressentiment. Aujourd’hui, il ne s’agit pas de pardonner, mais de donner pour que d’autres s’autorisent à dire, à récupérer ce qu’ils ont perdu.»

Dans l’ourlet d’un souvenir, des larmes poignent. Puis soudain un rire de gamine invincible balaie les ombres. Nathalie Lannuzel est bien au rendez-vous de ses 9 ans. La trappe est enfin fermée, le livre de ses vies, lui, est ouvert. Elle a achevé une autre pièce qui est un écho à *Sagrada familia*. Elle dit que la beauté est l’écrin de la vérité. Aucun fracas ne résiste à cette foi-là.

Sagrada familia, Lausanne, [Théâtre de Vidy](#), jusqu’au 14 février; Yverdon-les-Bains, [Théâtre Benno Besson](#), le 11 mars; Nyon, [Usine à gaz](#), les 13 et 14 mars.

Familles, je vous haime, lundi 10 février 2025, [Isabelle Carceles](#), Le Courrier

Avec *Sagrada Familia*, au Théâtre de Vidy puis en tournée, Nathalie Lannuzel met en scène un premier texte émouvant et remarquable sur sa propre histoire d’inceste.



Nathalie Lannuzel a confié son premier texte à un quatuor de comédien·nes. CALYPSO MAHIEU
Théâtre de Vidy

Sagrada Familia, ou comment édifier une cathédrale sur un marécage, commence avec une projection, en fond de scène, qui nous entraîne dans la profondeur fascinante d'une constellation cosmique en mouvement. Et ce mot, qui s'inscrit en grand : «Terreur.»

Tout en racontant la solitude sidérale de l'espace sans fin, la constellation évoque ces liens innombrables qui relient, dans une famille, les enfants à leurs parents, qui sont eux-mêmes les enfants d'autres parents, et ainsi de suite... Quant à la terreur, c'est aussi cette expérience sidérante de l'inceste, que Nathalie Lannuzel a vécue de plein fouet, dès l'âge de 5 ans. L'inceste qui fait d'elle et de toutes les victimes des «exilées».

La parole circule

A Vidy-Lausanne ces jours puis en tournée, *Sagrada Familia* est l'histoire personnelle de son autrice, et beaucoup plus que ça. «Du plus loin dont je me souviens, j'ai porté en moi la nécessité d'un monde autre, d'une autre vérité que celle qui imprégnait mon enfance.» Ces mots, Nathalie Lannuzel les confiait en 2007 dans un très bel entretien avec Guy Bruit, intitulé «Parcours d'une comédienne».

Presque 20 ans plus tard, actrice reconnue, chevronnée, et «sauvée» par le théâtre et sa pratique, elle offre son regard, sa réflexion, et la puissance du souffle de ses mots pour démêler les enjeux, les différentes dimensions et questions que l'inceste a dressés sur sa route. Et tout participe dans sa mise en scène, sans un temps mort, à traquer le sens, à chercher à comprendre comment «cela» est possible.

A commencer par le dispositif. Quatre comédien·nes, de deux générations: Claire Deutsch et Pierre-Isaïe Duc, père et mère, Pierre Boulben et Alice Delagrave, le frère et la sœur, pourrait-on penser de prime abord. Mais chaque interprète est aussi membre d'un chœur, la parole circule et se relaie entre eux. Il s'agit ici d'abord de l'observation d'une dynamique, celle d'une cellule familiale malade – malade de son passé, et qui le reproduit, silencieusement, sans que les mots n'affleurent à la conscience.

Comment dire, malgré tout, ce qui échappe aux mots, ce qui ne peut par définition être dit? Comme l'exprime si bien cette phrase inachevée, car inachevable: «S'il arrêtait de la...»? Quand on ne peut pas parler, on mange, note Nathalie Lannuzel. C'est ce qui arrive quand «se mettre à table» devient synonyme non d'avouer, mais de «parler et surtout ne rien dire». Car le silence, le déni s'étendent à toutes les dimensions de la vie familiale. Alors on se gave, on s'empiffre. Ou on vomit tout ce qu'on ne peut pas dire.

Elle nous parle à toutes et tous. Elle nous libère en se libérant

Comment fonctionne la mainmise du parent sur l'enfant, cette soumission instaurée par petites touches, une remarque dénigrante par-ci, une gifle par-là? Comment

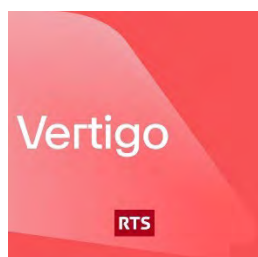
cette mainmise aboutit-elle à la mise à mort psychique de l'enfant, de sa volonté, au «béton» qui envahit son esprit? Et comment la misogynie imprègne-t-elle les rapports entre les femmes, les hommes et leurs enfants, en rabaissant et en opprimant systématiquement et impitoyablement?

Le mélange de pudeur et de mots très forts, d'images parfois à la limite du supportable et de profondeur des interrogations, tout comme la langue de ce texte, extrêmement poétique, font que l'on demeure interpellé·e de bout en bout. Quant à la cathédrale du sous-titre, édifiée sur le marécage grouillant des viols, dénis, abus divers, ses fondations, ses blocs de marbre et ses flèches sont constitués de beauté, affirme Nathalie Lannuzel. «Saisir la beauté pour se sauver»: cette intuition de l'enfant, cet attachement féroce et forcené à tout ce qui peut sauver, aux détails infimes – fleurs, lumières, odeurs –, c'est ce qui la sauve, en effet. C'est ce qui fait qu'elle survit, et fait même plus que ça: elle nous parle à toutes et tous, par-delà les années, et les rôles que chacun et chacune se retrouve à endosser. Elle nous libère en se libérant.

Jusqu'au 14 février au Théâtre Vidy-Lausanne, le 11 mars au Théâtre Benno Besson, Yverdon, et les 13 et 14 mars à l'Usine à Gaz, Nyon.

Vertigo, Episode du 6 février 2025, Au théâtre, raconter l'inceste et les violences sexuelles sur mineurs, [RTSAudio](#)

Trois créations théâtrales romandes abordent le thème de l'inceste et des violences sexuelles sur les enfants. Un hasard ? Chronique de Thierry Sartoretti. Lausanne-Vidy, " Sagrada Familia " de Nathalie Lannuzel jusqu'au 14 février. Genève, l'Etincelle-Maison de quartier de la Jonction, " Délir " de Wave Bonardi, Cie la Houle, jusqu'au 8 février. Genève, Théâtre de l'Usine, " Tadaaah ! " de Julia Botelho, jusqu'au 8 février. Une chronique de Thierry Sartoretti.



L'inceste en mode choral, 12.03.25, Frank Lebrun, La Pépinière

Avec *Sagrada Familia*, Nathalie Lannuzel offre une pièce transcendant son témoignage personnel sur l'inceste paternel qu'elle a subi. Pour interroger les structures familiales et sociales qui permettent la perpétuation de ce crime contre notre humanité commune.

Pourquoi *faire des enfants* ? Pour les abuser et les violer ? Les traumatiser ainsi que leurs proches sur des générations ? Voici les questions dérangeantes, malaisantes posées par l'inceste. Malgré son côté tabou, l'inceste ravage des milliers de familles en Suisse.

Un pays qui ne dispose toujours pas d'une enquête détaillée sur ce crime au plan fédéral et d'une Commission ad hoc comme ce fut le cas en France avec la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants. En mars de l'année dernière, soutenu par une majorité du Conseil national, Christophe Clivaz (Les Vert-e-s) demande au Conseil Fédéral un rapport sur les cas d'incestes en Suisse. Cela grâce, entre autres, à une enquête nationale afin notamment d'« *offrir un meilleur soutien aux victimes* ». Aucune concrétisation à ce jour.

Dans le sillage de plusieurs écrits et témoignages, des milliers de personnes incestées se sont manifestées pour la première fois. Loin des récits crus, frontaux et parfois brutaux voire insoutenables signés Christine Angot, Camille Kouchner, Marie-Pier Lafontaine et Neige Sinno, Nathalie Lannuzel choisit la métaphore, la poésie et la choralité pour explorer les méandres d'un trauma. Bien qu'individuel et familial, il résonne alors universellement. Cette oeuvre, à la fois intime et collective, se distingue par son approche réflexive et son ambition de reconstruire sur les ruines du silence et de la honte.

Fragmentation textuelle

Le titre, *Sagrada Familia*, n'est pas anodin. Il évoque l'édifice inachevé de Gaudí, symbole de fragilité, de complexité et d'espoir. Comme la basilique, la pièce est une construction minutieuse, une cathédrale de mots érigée sur des marécages d'oubli, d'horreur et de douleur. Quatre voix s'entrelacent sur scène : l'enfant, le corps, la femme et l'être profond. Elles sont passées, parfois comme à la veillée, par Claire Deutsch, Pierre-Isaïe Duc, Pierre Boulben et Alice Delagrave.

Ces voix anonymes, simplement désignées par des lettres et des chiffres, rappellent les expérimentations de la dramaturge et écrivaine française Nathalie Sarraute. Elles incarnent les strates d'une identité fragmentée par le traumatisme, tout en créant une polyphonie où le témoignage individuel devient collectif.

Cette fragmentation narrative reflète la dissociation. Soit un mécanisme de survie qui « coupe l'enfant de son corps » pour préserver son esprit. « *Cette nuit-là. Nuit dans la nuit de la nuit. Noir absolu. Englouti. Anéantissement* », entend-on. Les projections sur scène de phrases écrites lettre à lettre emblématisent ce processus laborieux de mise en mots de l'indicible. L'écriture de Nathalie Lannuzel, à la fois poétique et précise, reconstruit les éclats d'une mémoire traumatique, tout en insufflant une vitalité poignante.

L'inceste autrement

Contrairement à Christine Angot (*L'Inceste*) ou Neige Sinno (*Triste Tigre*), qui privilégient la crudité des faits, la pièce opte pour la métaphore, la poésie et l'émotion distanciée, réflexive. Elle ne se contente pas de raconter l'horreur ; elle interroge les mécanismes de domination, les non-dits familiaux et les structures sociales qui permettent à l'inceste de perdurer. « *Dire est une révolution* », proclame-t-elle, citant l'anthropologue Dorothee Dussy.

La pièce explore notamment la complexité du lien père-fille, où protection et danger se confondent. Cette ambivalence, cette confusion entre amour et violence, est au centre du récit. La tragédie de l'inceste pour l'enfant incestée est souvent qu'elle ne peut plus distinguer un mouvement de tendresse paternelle de son comportement incestueux qui « marécage » tout. Nathalie Lannuzel refuse pourtant de condamner purement et simplement son père décédé. Il n'a, selon elle, fait montre d'aucun remord sur ses actes incestueux. L'ancienne Miss Suisse, Sarah Breguet abusée par son père de 5 à 13 ans explique : « *J'étais totalement consciente que ce qui se passait était dégoûtant. Mais il y a une ambivalence. Je devais aimer mon père. Il me donnait à manger, m'emmenait en vacances. Je savais que, si j'en parlais, j'allais tout détruire autour de moi. Alors je me suis construit un masque : je n'ai plus eu confiance en rien ni personne, et surtout pas en moi.* »

Au-delà de la poésie et de l'écriture cinématographique, endoscopique en plan séquence, le viol sur enfant entre étouffement, dégoût, dévoration et trauma est explicitement ressenti dans son vécu enfantin recomposé depuis l'écriture adulte. Les exactions et abus sur enfants sont d'abord un rapport d'échelle de corps et de discrédit au plan de la force physique : « *Quelqu'un de grand, quelqu'un d'énorme, quelqu'un te soulève, te prend, te serre, te presse, tu étouffes, tu voudrais crier, brusquement ta bouche est envahie, une chose visqueuse, une chose gluante, comme une grosse limace chaude, te pénètre dans la bouche, te dévore de l'intérieur, tu ne peux plus respirer, des larmes coulent de tes yeux, tu cries au-dedans de toi mais aucun son ne peut sortir, tu veux reculer, tu projettes ton corps en arrière, derrière toi le mur, il y a un interrupteur, là, quelque part, tu tâtonnes et tu trouves, abaisses le bouton, la lumière gicle.* »

Limites

Si la pièce est puissante, elle n'échappe pas à certains écueils. La choralité, bien que poétique, peut sembler excessive dans son formalisme. Les quatre comédien-ne-s de talent, peinent parfois à incarner pleinement les différentes facettes des personnages-voix. Leur performance narratrice, empreinte de retenue, manque épisodiquement de relief au coeur d'une mise en scène trop sobre et formelle.

Par ailleurs, l'insistance sur l'agonie de la mère, qui n'a rien dit, peut paraître redondante. Bien que ce silence soit central dans le récit, il est parfois traité de manière trop littérale, sans laisser suffisamment de place à l'interprétation du public. De même, la survalorisation des succès scolaires de la personne incestée, bien que révélatrice d'une quête de reconnaissance, semble parfois artificielle. Comme si l'autrice cherchait à rompre absolument avec un statut de victime à travers ses accomplissements.

Peu d'écoute

Mais cela se discute. En effet, la justice, par exemple, impose souvent aux personnes incestées, des récits doloristes. Les victimes devraient être forcément détruites, sanctuarisées à vie dans la honte et la dépression, le ressentiment et l'échec tout en se montrant évidemment résilientes en suivant notamment une thérapie. Sans parler des détails sordides exigés sur les agressions et viols, leur fréquence qui doivent être anatomiquement détaillés.

Un chemin de croix en forme d'épreuve dure, fréquemment destructrice, au plan intime, familial, relationnel et professionnel. C'est une procédure à l'issue incertaine et à laquelle se refusent de nombreuses personnes incestées. Avec la justice, le fait de dire ne suffit donc plus. Faute de preuves matérielles, fort peu de condamnations sont prononcées en Suisse.

Enfin, on peut relever une auto-centration dans *Sagrada Familia* marquant aussi nombre d'autres récits parus sur l'inceste qui sont une forme de reconstruction de soi et de l'affirmation du droit à dire je. Le texte semble parfois osciller entre l'autrice et elle-même, sans laisser assez de place à autrui. Sur scène, les balançoires, censées évoquer l'enfance, peuvent paraître anecdotiques venant troubler l'immersion du spectateur et de la spectatrice.

Essentielle

Malgré ces limites bien mineures, *Sagrada Familia* est une oeuvre essentielle. Elle interroge la responsabilité collective face à l'inceste, un crime encore trop souvent minimisé. En Suisse, on estime que 20 à 30 % des mineurs subissent une agression sexuelle avec contact physique, un chiffre qui sous-estime largement la réalité. La pièce questionne la capacité de la société à reconnaître et à tenter de réparer ces blessures invisibles.

La mise en scène, sobre mais intense, donne toute sa force aux mots et à leur portée narrative et parfois émotionnelle. Les jeux de lumière, les projections et la musique créent une atmosphère à la fois intime et universelle. La nourriture, métaphore récurrente, devient un vecteur dramatique. Les repas familiaux, décrits comme des scènes de tension et de contrôle, révèlent les dynamiques oppressives et les secrets enfouis. « *Au centre de la loi, la table familiale... où se durcit le ciment qui recouvre les cadavres qu'on se refait de génération en génération* », avance la pièce. Ambiance.

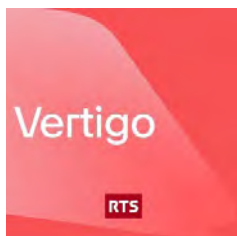
Quête de résilience

Au-delà de l'exploration de la douleur, *Sagrada Familia* est une quête de résilience. Son auteure ne se contente pas de témoigner ; elle cherche à reconstruire. « *Tout. Je reprends tout. La beauté du monde et la terreur des hommes* », dit une voix de la pièce. Cette volonté de transcender l'indicible, de transformer un héritage dysfonctionnel en une force vitale, est au coeur de l'oeuvre. Or cela ne va pas de soi. Refusant d'avoir des enfants, l'auteure reconnaît exercer une vigilance et un contrôle permanents sur ses propres attitudes envers... les enfants les voulant dénuées de toute ambiguïté.

Sagrada Familia est une pièce nécessaire, qui ouvre des brèches dans le silence et l'omerta. Ceci après notamment les témoignages. Elle nous invite à regarder en face les blessures invisibles, à interroger nos propres liens familiaux et à participer à une catharsis collective. Comme l'avance Lannuzel : « *Les enfants pleureront et on ne les entendra pas.* » Face au silence des familles incestueuses et à une législation suisse peu outillée pour lutter contre ce fléau, fasse que ce spectacle sobre, doux, lucide et éclairant contribue à ouvrir les yeux et les oreilles à toutes et tous.

Vertigo, Episode du 24 avril 2025, Louise, [RTSAudio](#)

Louise, comme la sculptrice Louise Bourgeois. Ou alors comme Louise Michel, tant la nouvelle création du clown et metteur en scène zurichois Martin Zimmermann fait souffler le vent de la révolte. Hommage aux femmes avec quatre interprètes, " Louise " est un formidable cabaret circassien entre rire et cauchemar. A découvrir une première romande à l'Usine à gaz de Nyon les 1 et 2 mai. Chronique de Thierry Sartoretti.



Absurde et burlesque féminin

«Louise» ou quatre femmes clowns à l'Usine à Gaz de Nyon, 29.04.2025, Boris Senff, Le 24Heures

Dans son dernier spectacle, le chorégraphe circassien Martin Zimmermann laisse les planches à des clownesses. Interview.



Bérangère Bodin, Methinee Wongtrakoon, Marianna de Sanctis et Rosalba Torres Guerrero dans «Louise», la dernière pièce de Martin Zimmermann. @Basil Stücheli

En bref :

- Les femmes clowns réinventent leur univers dans un laboratoire expérimental à l'Usine à Gaz.
- Martin Zimmermann s'inspire de Louise Bourgeois pour créer un spectacle tragicomique.
- Quatre artistes explorent une féminité sauvage et incompréhensible.

Dans un monde où règnent les clowns, ils doivent réintégrer l'espace de la scène! Le Zurichois Martin Zimmermann, Anneau Hans-Reinhart 2021, en a fait sa spécialité et réactive, avec une inventivité toujours renouvelée, la figure clownesque qui n'a pas toujours besoin d'être dépoussiérée pour retrouver sa pertinence. On se souvient de sa venue à Vidy, en 2018, avec le tonitruant «Eins ZweiDrei». Le voici de retour sous nos contrées pour le plus grand plaisir des amateurs d'art scénique très expressif.

Femmes clowns à Nyon

Ceux que le mot clown effraie peuvent pourtant se rassurer. Sondernier spectacle, «Louise», qui arrive à l'Usine à Gaz de Nyon –après une douzaine de représentations au Schauspielhaus en début d'année, mais avant un départ à Paris au Théâtre du Rond-Point –étire plus que jamais les codes attachés au clown en les féminisant de façon radicale. Interview de ce libérateur des clowns, de tous les clowns.



Martin Zimmermann, clown de Zurich. @ Basil Stücheli

Quelle est la réflexion à la base de «Louise»?

J'ai toujours entendu dire des directrices et des directeurs de théâtre que les femmes sont moins drôles que les hommes. Pour moi, c'est complètement fou parce que j'ai été éduqué par des femmes – ma mère, mes tantes, ma grand-mère, ma sœur. Je viens d'une famille de fromagers. On allait sur les marchés et je voyais les femmes autour de moi qui imitaient les clients, faisaient des blagues.

Pour vous, l'humour féminin c'est du vécu?

Cet humour très féminin m'a fortement marqué. Mais cela s'est poursuivi lors de mon apprentissage de décorateur à Zurich, commencé à l'âge de 16 ans. Je n'avais que des cheffes très féministes, lesbiennes, et qui organisaient des soirées queers dans les années 80, bien avant que cela ne devienne la grande mode. Je suis né là-dedans, dans cette atmosphère glamour, très drôle, très forte et très libre. Un sentiment qui s'est encore renforcé quand je suis parti à Paris où j'ai été pris, contre toute attente, au

Centre national des arts du cirque, alors qu'ils ne prennent qu'une quinzaine de personnes sur 2000! Là, j'ai eu la chance de rencontrer Catherine Germain, une très grande clown qui m'a initié plus avant dans l'art de ma spécialité. Encore une fois, une femme.

Cela a pris du temps à devenir un spectacle?

J'avais remarqué que mon humour était extrêmement imprégné par des femmes, mais cela m'a pris des années pour trouver les bonnes personnes, et décider de ne pas être sur scène dans ce spectacle.

Les femmes sont drôles, mais elles en font moins une profession que les hommes ?

Je connaissais des femmes très drôles, mais elles ne le sont pas forcément sur scène. Ce qui m'a intéressé, c'est de les y amener. Je me suis toujours demandé pourquoi elles ne travaillent pas avec l'humour. En fait, elles n'avaient pas encore trouvé la bonne personne! J'ai donc cherché quatre femmes avec des humours, des âges, des techniques totalement différentes. Une circassienne, une danseuse, une chanteuse. L'une vient du cabaret et n'a jamais fait une création contemporaine.

Et comment avez-vous créé un spectacle à partir de quatre personnages?

Moi, je ne sais pas ce que je fais au départ, j'essaie un peu de comprendre... Je ne sais pas faire une pièce, à chaque fois je recommence. Tout peut arriver dans une création. Je suis un peu un artisan, je n'ai pas de recette. Je savais que je voulais mettre en scène quatre femmes qui allaient jouer des hommes, des femmes, des animaux. Je voulais faire un spectacle sur la féminité, mais pas comme elle est montrée normalement dans la société. Un truc beaucoup plus profond, plus sauvage... plus incompréhensible.

Et cela se concrétise comment?

Par une espèce de laboratoire ambigu, bizarre, où ces quatre femmes se cherchent et veulent réinventer un monde à elles. Mais il y a quand même une hiérarchie entre elles qui change tout le temps. De la dictature, de la liberté... Enfin, cela se déroule dans un endroit où tout est instable, tout tourne, se détourne. En fait, tout est vivant. Les objets aussi bougent tout le temps. C'est un peu un poème ou une sculpture en mouvement, pendant une heure quinze.

Pourquoi avoir intitulé le spectacle «Louise»?

Parce que je suis un grand admirateur de l'artiste Louise Bourgeois, dont je connais bien l'œuvre et les textes. Ce qui me fascine chez elle, c'est qu'elle a beaucoup travaillé avec ses traumas. Elle les détourne dans ses œuvres. Elle en garde le côté positif. Avec les clowns, je travaille beaucoup comme ça. Je sors le côté sombre qu'il y a dans les actrices, les circassiennes ou les danseuses. Je les détourne et je les mets dans un autre univers, sous une autre lumière, pour créer quelque chose de drôle, de tragicomique.

Vous faites partie des rares artistes à travailler et à rénover en profondeur la figure du clown?

Complètement. Parfois c'est un désavantage, car il y a des gens que le mot clown, enfoui sous trop de codes, repousse. Mais je me sens aussi responsable d'une histoire où l'on trouve Charlie Chaplin, Buster Keaton, Groucho ou Jacques Tati. Des circassiens qui ont tous fait du cinéma au moment où il s'inventait encore. Et je suis issu de cette famille. Je suis un acteur physique, je crée des personnages absurdes, bizarres, qu'on ne comprend pas. Et c'est justement ça que j'aime. Parce que si on comprend, ça m'ennuie. Ne pas comprendre, c'est questionner.

Nyon, Usine à Gaz, je 1^{er} (19 h 30) et ve 2 mai (20 h 30).

www.usineagaz.ch

L'Usine à Gaz à Nyon fête ses 30 ans le week-end prochain, 09 juin 2025 , [RTS](#)



ATS Keystone-SDA

L'Usine à Gaz à Nyon a 30 ans. Pour fêter cet anniversaire, l'institution organise un festival entièrement offert au public le week-end du 13 et 14 juin prochain. Au programme : performances artistiques, concerts et multiples activités.

Ce jubilé sera lancé le jeudi avec une partie officielle, orchestrée par la compagnie Delgado Fuchs. La ministre vaudoise en charge de la culture Nuria Gorrite ainsi que le municipal nyonnais de la culture (et député au Grand Conseil) Alexandre Démétriades y prendront notamment la parole, indiquent les responsables du lieu.

Témoin architectural du patrimoine industriel de Nyon, l'Usine à Gaz, construite en 1864, a été transformée en salle de spectacle et de concerts au début des années 90 et inaugurée en 1995. Cet espace culturel est depuis géré et animé par l'association de l'Usine à Gaz.

C'est la seule salle de spectacle et de concerts de Nyon à proposer une saison culturelle. Elle accueille depuis 30 ans des concerts, du théâtre et de la danse. Elle a été rénovée et agrandie en 2021, après deux ans de travaux.

La salle historique de concerts, avec ses 150 à 170 places, a été conservée, afin d'accueillir encore des soirées de musiques actuelles, ADN de l'Usine à Gaz. La

LA CÔTE



La Matinale

du vendredi 13 juin



Maxime Maillard
Journaliste

Un foyer culturel essentiel

Voilà trente ans, l'Usine à gaz devenait un foyer de culture, un fleuron de la scène rock locale. Trente ans de concerts, de bombances, de folies. Et depuis la seconde rénovation de 2021, un nouvel outil pour le théâtre et la danse.

Cette histoire riche de luttes et de désirs méritait bien, ce week-end, une fête populaire et gratuite, ainsi voulue par l'équipe directrice. Avec, et cela nous réjouit, le retour des mythiques Tambours de l'Usine et un concert unique concocté par Noise Populi, l'association des musiciens de Rive.

Voilà pour la caution artistique locale. Car pour le reste, le programme des festivités traduit davantage une volonté d'ouverture à la Suisse romande qu'un souci d'ancrage régional. Ce jubilé aurait pu être l'occasion d'inviter davantage d'acteurs culturels du coin. On n'en manque pas. De donner leur chance à des musiciens, performeurs, ambianceurs, décorateurs et DJs qui, eux aussi, ont grandi dans le giron de l'Usine à gaz.

Pour nous contacter, vous pouvez nous écrire à info@lacote.ch

nouvelle salle et ses 200 places sont, elles, destinées aux spectacles. D'un montant de 16 millions de francs, le projet a aussi offert un équipement scénique de pointe, une salle de répétition, une résidence d'artistes, deux bars, des locaux administratifs ainsi que des bureaux à louer.

Nyon: l'Usine à gaz fête ses 30 ans «tambour battant», 12 juin 2025, [Maxime Maillard](#)

A la Une

LC Nyon: l'Usine à gaz fête ses 30 ans «tambour battant»



Collectif historique et tapageur, les Tambours de l'Usine renaissent deux fois ce week-end à l'occasion d'un festival gratuit organisé pour les 30 ans de la salle de spectacle nyonnaise.

Collectif historique et tapageur, les Tambours de l'Usine renaissent deux fois ce week-end à l'occasion d'un festival gratuit organisé pour les 30 ans de la salle de spectacle nyonnaise.

Le 24 avril 1993, juchés sur une remorque tractée dans les rues de Nyon, ils sont une dizaine d'excités à frapper en rythme sur leurs barils, espérant ainsi mobiliser la population contre un projet hôtelier prévu sur le site de l'Usine à gaz.

Celui-ci sera balayé dans les urnes quelques semaines plus tard, ouvrant la voie à la transformation de l'ancien fleuron industriel en une salle de spectacle inaugurée en 1995 par... les Tambours de l'Usine.

Trente ans plus tard, le légendaire groupe de percussionnistes renaît pour un double tour de piste à l'occasion d'un week-end de concerts et de fête à l'Usine à gaz (lire encadré).

«La percussion, c'est comme le vélo»

Sur la cinquantaine de membres initiaux, vingt-sept ont mordu à l'hameçon de ce revival piloté par Didier Rossat, cofondateur des Tambours avec Jean-Luc Battaglia et Joël Brocher : «Quand on a recommencé à répéter, il y a quelques mois, ça grinçait pas mal pour certains qui n'avaient pas rejoué depuis notre dernier concert, en 2012. Mais la percussion, ça revient vite, c'est comme le vélo!»



Quatre des vingt-sept Tambours lors d'une répétition dans la cour de l'Usine, le mardi 10 juin 2025. A droite, Didier Rossat, fer de lance de cette renaissance d'un week-end avec Jean-Luc Battaglia (2e à gauche) et Joël Brocher. Photos Cédric Sandoz.

Reste qu'il a fallu racheter des baguettes et une trentaine de barils (affublés chacun du logo historique), les anciens ayant été bazardés de longue date.

«Heureusement qu'on avait encore un peu de sous dans la caisse de l'association, car les contraintes environnementales font qu'aujourd'hui on ne trouve plus ce type de tonneau dans les décharges», poursuit le maître-tambour de ce collectif mixte et éclectique.

Sur un nuage ou pour Miss Suisse

S'y côtoient des musiciens aguerris, comme Mik Clavet, Jean-Luc Battaglia (Big Bones) ou Sylvain Devaud (ex Diancandor), et des non-professionnels. «Ils sont à fond, ils planent et se réjouissent de rejouer devant le public!»

Pour beaucoup d'entre eux, l'aventure des Tambours a été un tremplin qui leur a permis de goûter pour la première fois au «frisson de la scène».

En vingt ans de prestations, la troupe n'a pas chômé, se produisant lors de la finale de Miss Suisse romande en direct sur la RTS; dans les entrailles du barrage de la Grande Dixence; sur la grande scène de Paléo; au Supercross de Genève devant 20 000 personnes ou encore dans le fameux Nuage d'Yverdon pendant Expo.02

Un son brut de décoffrage

Vendredi et samedi (à 22h35 les deux soirs), c'est bel et bien les pieds sur terre et dans la cour de l'Usine à gaz, réaménagée pour l'occasion, que les Tambours martèleront leur tube, «Technobeat». «Un morceau spectaculaire de quelques minutes que j'ai réécrit pour le mettre au goût du jour, en amenant des variations et un solo central qui sera assuré par Sylvain Devaud», détaille Didier Rossat.

Le technicien du son à la RTS officiera en chef de meute et veillera à synchroniser l'ensemble. Car jouer à vingt-sept sur des barils n'a rien d'une sinécure: «C'est très physique, le tonneau résiste, il faut se battre pour sortir un son. Très franchement, c'est archaïque et brut de décoffrage, mais j'ai toujours tenu à préserver cette force originelle non altérée. Le plaisir provient de la masse sonore et de l'énergie libérée par le collectif. Je sens alors que c'est une bête sauvage dont nous serions chacun une cellule.»

Le plaisir provient de la masse sonore et de l'énergie libérée par le collectif. Je sens alors que c'est une bête sauvage dont nous serions chacun une cellule.

Didier Rossat, cofondateur des Tambours de l'Usine avec Jean-Luc Battaglia et Joël Brocher

Si le groupe a jadis fait usage d'autres accessoires (bouteilles en plastique, chaînes d'amarrage de bateau), il privilégiera cette fois-ci les baguettes. La gamme des sons ne se réduisant pas au «simple» coup central. «Il y a aussi le coup sur la tranche, plus mate, celui sur le côté, le frottement sur les stries latérales et le coup de baguettes.»

Avec, à la nuit tombante, des barils coiffés d'un cercle de feu alimenté au gel combustible, nul doute que l'esprit du tambour planera sur le site où tout a commencé.

«L'Usine à gaz, c'est une partie de notre vie percussive, un endroit primordial pour le tissu culturel local, glisse Didier Rossat. C'est aussi là que nous avons donné notre dernier concert, en 2012, et les gens nous disaient: "N'arrêtez pas! N'arrêtez pas!"»

Au menu des festivités

Gratuites, les festivités pour le grand public commenceront vendredi, à 17h30, avec des dégustations de vin. La riche histoire culturelle et sociale de l'Usine à gaz sera explorée par le metteur en scène nyonnais Bastian Verdina. Son spectacle itinérant, baptisé «Quête» offrira un voyage temporel à travers des espaces parfois méconnus du public, accompagné de personnages haut en couleur (tout public, samedi à 11h, 13h, 15h, 17h).

Côté musique, vendredi, le concert de Noise Populi, dans la salle 1, sera suivi par celui du groupe d'électro-pop Crème solaire, avant un DJ set de Schnautzi. Samedi, même lieu, place aux paysages sonores de Moictani, à l'italo-pop de Valentino Vivace et au duo Camping Pong aux platines. Dans la salle 2 se tiendra le spectacle «Topeep Secret Box», du collectif lausannois Delgado Fuchs, à qui a été confiée une carte blanche qui se déclinera aussi à travers des déambulations dansées et des miniconcerts. Réaménagée, la cour de l'Usine à gaz accueillera notamment un minimarché de producteurs de la région et un espace «story room», qui permettra au public de laisser sa patte façon livre d'or.

Infos pratiques

«Party! 30 ans de l'Usine à gaz», vendredi 13 Juin dès 17h30; samedi 14 juin dès 11h30, entrée libre. Programme complet sur usineagaz.ch

Ce week-end, l'Usine à Gaz fête ses 30 ans entre arche de la convivialité, italo-disco et cabaret, 13 juin 2025, [Marie-Pierre Genecand](#)

Vendredi et samedi, le lieu culturel nyonnais propose une vingtaine de rendez-vous de musique et de théâtre gratuits, dans et hors ses murs. Sa directrice Karine Grasset évoque les réjouissances



L'arche d'Hélène Portier, designeuse du studio Real-time real-space, qui servira d'écrin à la fête des 30 ans. — © Usine à Gaz

Ce devait être un complexe hôtelier. Mais c'était compter sans la mobilisation populaire qui, en 1991, a refusé que l'ancienne usine à gaz de Nyon tombe aux mains de l'immobilier. Mobilisés jusqu'à faire un sit-in sur la vénérable place du Château, les amoureux des arts ont eu gain de cause et, en 1995, ont pu fêter l'avènement de ce lieu culturel à la fois attachant et percutant qui, ce week-end, fête ses 30 ans.

Entièrement rénovée en 2021, l'Usine à Gaz s'apprête à vivre cet anniversaire en enchaînant, vendredi et samedi, spectacles, performances, concerts et DJ set. Karine Grasset, sa directrice depuis cinq ans, détaille le menu des festivités.

Le Temps: Comment avez-vous souhaité célébrer ces 30 ans?

Karine Grasset: En insistant sur deux axes: générosité et convivialité. Déjà, la vingtaine de propositions musicales et théâtrales sont gratuites. Ensuite, comme nous avons confié la programmation des arts vivants au collectif Delgado-Fuchs, ce menu s'annonce très fantasque et inventif, avec un profil cabaret bien marqué. Côté musique, notre programmatrice Maï Kolly offre une vaste palette qui va de l'électro au disco, en passant par la chanson française, avec des talents très en vue comme Crème solaire, un groupe romand qui se produit aux Eurockéennes après.

Et pour la convivialité?

Nous accueillons un marché local, des food trucks et installons des grills qui permettront au public de faire des barbecues. Mais surtout, nous avons demandé à

Hélène Portier d'imaginer un décor pour l'esplanade extérieure et la designer a conçu une arche aussi agréable qu'écoresponsable, puisqu'elle est constituée de palettes qui nous sont prêtées par des entreprises de la région et que nous restituerons ensuite.

Que verra-t-on dans et hors les murs de l'Usine?

A l'extérieur, on pourra entendre, vendredi et samedi soir, à 22h45, les Tambours de l'Usine qui, inspirés par le Tambours du Bronx, ont marqué l'histoire de ce lieu. En matière de concerts phares qui se donnent à l'intérieur, les fans ne manqueront pas, samedi, à 23h, Valentino Vivace, figure suisse de l'italo-disco moderne et, avant, à 21h, les paysages sonores de Tania Praz, alias Moictani, virtuose de la techno minimaliste. Côté spectacle, je recommande aussi l'expérience *Topeep Secret Box* du duo Delgado Fuchs qui, sur le modèle du peep-show, invite les spectateurs à entrer dans de petites cellules et à expérimenter en solitaire un enchaînement de numéros de cabaret.



Les Tambours de l'Usine, groupe de percussion mythique de l'Usine à Gaz. — © Usine à Gaz

Et les journées de vendredi et samedi?

En journée, des artistes insolites déambuleront sur l'esplanade. On pourra par exemple suivre les pérégrinations poétiques de Nicolas Cantillon en cow-boy solitaire qui, muni de sa guitare et de son ampli, dansera et jouera ses airs. On suivra également la fakir Lalla Morte qui portera une robe en papier sublime sur laquelle les spectateurs pourront écrire des messages. Et, toujours à l'extérieur, les gens auront la possibilité d'apprendre une chorégraphie dans le choré-karaoké mis à leur disposition. Un mot encore pour présenter un très joli projet qui se déroulera, lui, à l'intérieur. Milena Buckel

proposera son *Tiny Little Hand Theater*, ou comment le spectateur enfilera sa main dans le trou d'un mur et verra ce qu'il lui arrive.

Vous dirigez l'Usine à Gaz depuis cinq ans. Comment définiriez-vous votre ligne artistique?

Je construis mes programmations autour de trois axes. D'un côté, des spectacles qui contribuent à nourrir la pensée sur les enjeux de société et à sortir de la polarisation. Le metteur en scène François Hien, qui a abordé avec beaucoup de finesse [l'euthanasie](#) ou le communautarisme, est un des représentants de ce courant. De l'autre, et sans doute en vertu de mon passé de danseuse, je tiens à la présence des corps sur scène et au développement d'une esthétique qui valorise la sensibilité et la beauté, à l'instar de *L'Œil nu*, de Maud Blandel accueilli cette année.

Enfin, il m'importe que l'humour, ou en tout cas le pas de côté, fasse aussi partie de mon affiche, à l'image de *Carton*, une création de Blaise Bersinger et de Tiphany Bovay-Klameth où le public joue au loto et, en guise de lots, gagne une improvisation. A cela, s'ajoute une programmation jeune public qui diversifie les langages scéniques et, bien sûr, l'affiche musique qui va du rock au metal, en passant par le rap ou l'électro et qui rencontre beaucoup de succès.

L'Usine à Gaz à Nyon (VD) lance sa saison 2025-2026, 26 août 2025, [Swissinfo.ch](https://www.swissinfo.ch)

Entre août et décembre, la programmation de l'Usine à Gaz à Nyon (VD) fera la part belle aux arts vivants et à la musique contemporaine. Un début de saison qui "invite à élargir son regard sur le monde".

«La programmation musiques commence fort en alliant artistes émergents et reconnus», détaillent les responsables dans un communiqué. La salle d'événements nyonnaise accueillera ainsi plusieurs dates uniques en Suisse, avec les concerts de la figure de la pop italienne Giorgio Poi, du groupe de rock indépendant français Déportivo ou encore du groupe pop franco-britannique François and The Atlas Mountains.

Les Suédois Peter Bjorn & John, auteurs du tube «Young Folks» seront, quant à eux, à l'Usine à Gaz le 12 septembre dans le cadre du festival genevois La Bâtie. Les artistes Baby Volcano, Bada-Bada ou encore Mel D sont aussi annoncés.

Des artistes «venus d'ailleurs»

Coté spectacles, le public pourra découvrir les «témoignages d'artistes venus d'ailleurs», écrivent les organisateurs. Avec le spectacle «Shahada» – mot ayant en autres la signification de «témoignage» en arabe – le syrien Fida Mohissen racontera son parcours hors de l'islam. En décembre, l'artiste franco-iranienne Aïla Navidi évoquera, à travers «4211 km», l'histoire de sa famille, réfugiés politiques iraniens.

La comédienne suisse Rébecca Balestra proposera, quant à elle, une nouvelle pièce baptisée «Jacqueline», qui revient sur les derniers instants de l'actrice Jacqueline Maillan (1923-1992). Les spectateurs pourront aussi découvrir «Amour sous contrat» de la performeuse et comédienne genevoise Jeanne Spaeter, qui invite à repenser les codes de la vie de couple.

L'Usine à Gaz a célébré ses trente ans ce printemps. Elle accueille depuis 1995 des concerts, du théâtre et de la danse. Elle a été rénovée et agrandie en 2021, après deux ans de travaux.

Usine à Gaz : « un caisson de résonance », OFF Magazine, n°16 Septembre 2025, p.29



USINE À GAZ

« UN CAISSON DE RÉSONANCE »

DIRECTRICE GÉNÉRALE ET ARTISTIQUE, KARINE GRASSET VEUT QUE LA SALLE NYONNAISE, ALERTE TRENTENAIRE, INCITE SON PUBLIC À S'OUVRIR À D'AUTRES POINTS DE VUE.

TEXTE JEAN-DANIEL SALLIN PHOTO MATTHIEU GAFSOU

LA SAISON 2025-2026
Dans son seul en scène humoristique, Mickaël Délis questionne le modèle de l'homme fort et conquérant, servi comme modèle aux petits garçons.



© PASCAL GELY

Drôle de nom pour une salle de spectacle ! Dans le langage courant, une « usine à gaz » est, selon l'expression, « un projet ou une situation complexe, difficile à comprendre ou à résoudre ». Mais, lorsqu'on rencontre Karine Grasset, directrice générale et artistique des lieux, dans son bureau, l'évidence saute aux yeux. À Nyon, cette usine-là sait parfaitement où elle va. Elle vient de célébrer ses trente ans sous le cagnard - entre chaises longues, roulements de tambour et performances d'artistes. Et, avant de fermer pour l'été, elle a levé un coin de voile sur sa saison 2025-2026. Un programme hétéroclite qui navigue entre créations théâtrales, humour, cirque et musiques d'aujourd'hui.

« Nous sommes la seule scène de Nyon à proposer une saison culturelle », précise Karine Grasset. « Notre rôle est de varier les langages scéniques, dans le but de stimuler la curiosité et de nous adresser à une large palette de publics. » Quand on lui confie les clés du bâtiment, en 2020, après trois ans de fermeture pour travaux, la Française a une vision claire pour cette institution : en faire « un caisson de résonance pour les enjeux de notre société ». La pandémie de Covid-19, avec son cortège de restrictions et d'annulations, la contraignait à réduire ses ambitions immédiates. La culture était considérée comme « non essentielle », rappelons-le !

Aujourd'hui, sa quatrième saison complète à la tête de l'Usine à Gaz incarne parfaitement cette envie de réflexion. « Dans notre société, nourrie aux réseaux sociaux, nous avons besoin de recréer du dialogue, d'amener de la nuance », explique-t-elle. « Nous devons inviter les gens à se décentrer et à s'ouvrir à d'autres points de vue. » Avec son seul en scène humoristique, *Le 1^{er} sexe ou la Grasse arnaque de la virilité*, Mickaël Délis viendra ainsi questionner le modèle de l'homme fort et conquérant, servi comme modèle aux petits garçons. Dans *Shahada*, un dialogue entre

le passé et le présent, le comédien syrien Fida Mohissen raconte son parcours de vie, ce moment charnière dans sa vie où il a hésité entre le djihad et le théâtre. Et, à chaque fois, l'Usine à Gaz propose un espace d'échanges, une table ronde, un bord plateau, « pour aller plus loin ».

Même s'il a fallu s'exiler pendant trois ans à Rolle, Gland ou Coppet pour continuer d'exister, l'Usine à Gaz a passé un cap important en 2018, lorsque les travaux d'agrandissement ont commencé, afin de lui offrir une deuxième salle dédiée aux arts vivants. Un espace, avec ses 207 places assises, qui lui permet de doubler sa capacité d'accueil. Le projet, conçu par le bureau d'architecte Esposito - Javel, prévoit même un appartement, avec quatre chambres, pour loger les artistes de passage. « Cela représente une économie non négligeable en nuits d'hôtels », admet Karine Grasset. « Ce logement nous offre aussi la possibilité d'accueillir des artistes en résidence dans le cadre d'une création... »

Construite en 1864 pour produire du gaz à destination de l'éclairage public de Nyon, l'Usine à Gaz a réussi sa mue. Si elle n'a été exploitée qu'une trentaine d'années, avant de devenir un hangar à bus pour une entreprise de transports, elle a échappé à la destruction grâce à l'opiniâtreté de la population, après une âpre bataille politique pour sauver ce témoin du patrimoine industriel nyonnais. Le référendum de 1993 a définitivement ancré son destin sur les rives du lac. Aujourd'hui, plus personne ne remet en doute son existence et son utilité. Dirigée par une association, présidée elle-même par Pierre-Alain Couvreur, l'Usine à Gaz arbore fièrement ses murs gris, face au Léman, avec cette certitude d'être une pièce essentielle dans le puzzle culturel de la ville. Entre Paléo, Visions du Réel et le FAR. Une belle photo de famille, non ?

Informations et billetterie sur www.usineagaz.ch



Karine Grasset est directrice générale et artistique de l'Usine à Gaz depuis le 1^{er} avril 2020, après avoir été secrétaire générale de la Commission romande de diffusion des spectacles (CORODIS) pendant douze ans.



1864

Construction d'une usine à gaz au bord du lac Léman.

1993

Le 6 avril, un référendum populaire sauve le bâtiment de la démolition.

1994

Création de l'association.

1995

Inauguration de l'espace culturel dirigé et animé par l'association.

2018

Début des travaux d'agrandissement.

2025

L'Usine à Gaz célèbre ses trente ans d'existence.

Nyon: l'Usine à gaz lance une nouvelle saison culturelle variée et ambitieuse, 10 sept. 2025, Maxime Maillard

Pour sa cinquième saison à la tête de l'institution nyonnaise, l'équipe dirigée par Karine Grasset affine encore le dosage entre musiques actuelles et spectacles vivants, artistes qui montent et talents confirmés, à l'image de la venue, ce vendredi, du trio suédois Peter Bjorn & John.

Exister au long cours, entretenir la curiosité du public de septembre à juin avec une offre variée, de qualité et accessible, c'est le défi qui se pose à l'Usine à gaz, seule salle de spectacle à Nyon à proposer une saison culturelle.

Depuis sa réouverture en 2021 et l'inauguration d'un nouvel écrin de 200 places dédié à la danse et au théâtre, «dans un premier temps, il a fallu faire exister le spectacle vivant pour repositionner l'Usine à gaz dans le territoire, qu'elle soit aussi repérée et attendue dans ce domaine», explique la directrice, Karine Grasset

Si la fréquentation en 2024-2025, quoiqu'en légère hausse, ne fut pas tout à fait à la hauteur des attentes (lire encadré), l'équipe poursuit sa mission de démocratisation culturelle avec une ambition affichée: «Nous offrons une importante variété de styles pour toucher des publics de 3 à 103 ans. Nous souhaitons parler à l'intelligence sensible des gens avec des pièces de théâtre qui ouvrent notre regard, les éblouir avec des spectacles de danse et de cirque, et offrir des moments d'émotions collectives en musique», poursuit Karine Grasset, qui entame sa cinquième saison à la tête de l'institution.

Baby Volcano et Béatrice Graf

Epaulée par Maï Kolly à la programmation musicale et à la production, elle a souhaité, cette année encore, renforcer la palette musicale. Ce vendredi 12 août, l'Usine à gaz accueillera le trio Peter Bjorn & John, référence de l'indie pop mélodique, qui mêle synthé vintage et guitares électriques. Leur tube «Young Folks» aura certainement déjà résonné aux oreilles de celles et ceux qui ne connaissent pas les trois lascars suédois.

Nous souhaitons parler à l'intelligence sensible des gens avec des pièces de théâtre qui ouvrent notre regard, les éblouir avec des spectacles de danse et de cirque, et offrir des moments d'émotions collectives en musique.

Karine Grasset, directrice de l'Usine à gaz.

Parmi les autres groupes attendus à Nyon: Uto, duo parisien aux sonorités électroniques inventives très inspirées de la britpop des années 1990 (26.09);

l'éruptive Baby Volcano et ses hybridations tripales, dansées et chantées à la lisière du hip-hop, de la trap et de l'électro (3.10); les rockeurs explosifs Déportivo et Equipe de foot, réunis le temps d'une soirée (8.11) ou encore le trio de jazz Bada-Bada et ses effervescences piano-saxophone portées par une batterie au sommet de sa forme (24.10).

La batterie sera aussi à l'honneur avec la Nyonnaise Béatrice Graf, qui donnera le tempo dans la performance de Rudi Van Der Merwe, «Trophée», à voir hors les murs sur la plaine des Abériaux.

Le 27 septembre, l'institution coorganisera avec l'association locale Suspend'us une soirée caritative qui mettra en valeur des artistes du cru. Avec le musicien nyonnais Chelan; l'humoriste de Prangins Félix Ringaby ou encore le collectif de DJ Club Katel. La moitié de la billetterie sera reversée aux bénéficiaires de cette association qui vient en aide aux personnes en situation de précarité.

Rébecca Balestra en reine du boulevard

Côté spectacle vivant, Karine Grasset joue là encore la double carte du soutien à la scène régionale et de l'ouverture vers l'ailleurs. A l'image de la pièce du Franco-Syrien Fida Mohissen, «Shahada», coup de cœur du Festival d'Avignon 2024.

«Sur scène deux comédiens incarnent le même personnage et racontent de manière sincère le parcours de vie d'un homme, un temps séduit par le jihad, avant sa sortie du dogme hérité de l'enfance. Un spectacle qui m'a bouleversée», confie Karine Grasset. Les deux représentations (20 et 21.11) seront suivies d'une «Soirée syrienne» (22.11) «avec un repas, de la poésie en musique, une rencontre avec l'écrivain Rachid Benzine».

Dans un registre déjanté, l'humoriste romande Rébecca Balestra incarnera l'actrice française et reine du boulevard Jacqueline Maillan. «Un spectacle créé dans nos murs, dont la première se tiendra le 13 novembre et qui promet d'être très drôle!»

On devrait aussi se bidonner avec «Le premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité», de Mickaël Délis, qui questionne le modèle de l'homme conquérant, sûr et robuste à travers une galerie de personnages hauts en couleur. «Un seul en scène clownesque très bien écrit et intelligent.» (17.09)

Le retour de la fête du Nouvel An!

Marionnettes et cirque seront aussi bien représentés, avec notamment «La fabuleuse histoire de Basarkus», de Sylvère Lamotte (1.10), «Bankal», de la Cie Puéril Puéril (18-19.10) ou «Castelet is not dead» (13-14.12), show loufoque et punk qui revisite le théâtre de Guignol.

A noter encore l'entrée dans la programmation de l'association Improvizanyon, locataire durant plusieurs années d'une salle à l'Usine à gaz pour ses spectacles.

«Nous les avons contactés pour qu'ils créent une soirée d'impro autour de la thématique de l'horreur.»

2025 marquera aussi le grand retour de la mythique fête du Nouvel An, après sept ans d'absence.

Une salle qui cherche encore son public

Si la saison 2024-2025 a connu des soirées fastes, comme lors de la venue du chorégraphe Martin Zimmermann ou de Bastien Baker (tous deux ayant affiché complet), d'autres propositions ont parfois peiné à trouver leur public. «Pour des créateurs moins connus, c'est plus difficile», reconnaît Karine Grasset. En chiffre absolu, avec 12 000 spectateurs sur la saison, tous spectacles confondus, l'Usine à gaz a fait mieux que lors de l'exercice 2023-2024 (10 000). Une hausse de la fréquentation due en grande partie à l'augmentation du nombre total de propositions artistiques, et qui ne satisfait pas la directrice. «Nous travaillons à ce que les gens prennent confiance en notre programmation.» Pour 2025-2026, l'équipe de l'Usine à gaz espère atteindre un taux de remplissage moyen de 70%, grâce notamment à ses divers leviers de fidélisation, comme le très attractif Abô pour les jeunes de 18 à 30 ans à 100 CHF, le Pass and Curious (10 entrées pour 220 francs) ou le Culture Trip.

Infos pratiques

Prochains spectacles: «Amour sous contrat», de Jeanne Spaeter, je 11.09, 19h30, [château de Nyon](#) (hors les murs); concert de Peter Bjorn & John, ve 12.09, 21h. [usineagaz.ch](#).

Étude du contrat social de l'amour, 15.09.25, Fabien Imhof, La Pépinière

Au Château de Nyon, et auparavant à Ambilly et Bernex, dans le cadre de La Bâtie, Jeanne Spaeter a présenté le résultat de son expérience du « Contrat de Relation Amoureuse de Qualité », dans un spectacle détonnant où se mêlent anecdotes, archives et échanges avec le public. Sans oublier quelques surprises...

Tout commence avec une expérience sociale menée par Jeanne Spaeter. Avec l'aide d'une amie avocate, elle a établi un contrat en 14 clauses, qui règlemente les huit étapes de la relation, des premiers émois jusqu'à l'après-séparation, en passant par la pause, le déclin, ou encore les retrouvailles. Dans ces clauses est inscrit tout ce que les deux parties du couple doivent respecter : relations intimes, voyages, temps passé

ensemble, moments de présentation à la famille et aux amis... Pour ce faire, elle s'est inspirée de son vécu, des discussions avec différentes connaissances, ou encore de la pop culture, afin de se trouver au plus près des étapes classiques d'une relation hétéronormée et monogame. Afin de trouver le candidat idéal, elle a mis des annonces sur des sites de rencontre et d'emploi, ainsi que dans la rue. Trois critères devaient être remplis pour que le futur partenaire soit choisi : qu'il parle français ou anglais, habite à Berne ou proche, et qu'il soit, bien sûr, d'accord de participer. L'aventure a donc débuté en janvier 2021, avec Mike, pour 365 jours.

Recherche amoureuse

Alors que beaucoup d'entre nous cherchent l'amour, Jeanne Spaeter choisit, elle de chercher sur l'amour. Avec cette expérience sociale, elle tente de comprendre le contrat social qui lie les deux parties et sous-tend la relation, au-delà des dimensions émotionnelles et sentimentales. Il s'agit d'un vrai travail de sociologie, voire d'anthropologie ! À notre entrée dans la salle, les chaises ne sont d'ailleurs pas encore disposées et nous apercevons, sur les tables du fond, différents objets, tous numérotés et appartenant à une partie du dossier concocté par la comédienne-chercheuse. De manière plus ou moins démocratique, nous devons en choisir deux se rapportant à la première moitié de la relation, et deux autres provenant de la seconde moitié. Nos choix permettent ensuite à Jeanne Spaeter de présenter l'histoire de ces objets. Après les avoir évoqués, elle cite différentes entrées du journal respectif de Mike et Jeanne, montre des archives visuelles (photos ou vidéos), en rappelant à chaque fois une clause du contrat. On en apprend ainsi un peu plus, petit à petit, dans ce qui devient une forme d'enquête à laquelle nous assistons.

Le public se prend alors au jeu, intrigué par les différents objets, avec l'envie d'en savoir plus sur chacune des étapes. On s'identifie à cette histoire, faisant des liens avec notre propre vécu... le tout devient presque interactif, en nous faisant au minimum entrer en empathie avec Jeanne. L'une des forces de ce spectacle est de ne pas tout dévoiler, puisque chaque soir, ce qui est raconté dépend des choix des spectateur/trices. Il faudrait donc revenir plusieurs fois pour assembler toutes les pièces du puzzle... sans compter que la chercheuse agrmente aussi ces archives de scènes entre Mike et Jeanne – Mike étant alors interprété par... on ne vous le dévoilera pas ici, mais le vrai Mike n'est évidemment pas là – en nous laissant à chaque fois le choix entre deux scènes, l'autre ne nous étant pas dévoilée.

Inclure le public

Avec *Amour sous contrat*, on assiste donc véritablement aux résultats d'une enquête, qu'elle nous présente de manière ludique, en nous impliquant dans ce processus. On cherche à en apprendre plus, et le format s'y prête parfaitement, en nous invitant également à en parler entre nous. Pour créer encore plus de liens, notre chercheuse crée également un jeu auquel une partie du public doit participer. On ne vous en dira

pas plus sur les critères de sélection, mais il pourrait bien y avoir un lien avec la thématique de la soirée... À grands renforts de rire et avec beaucoup d'amusement, cela lui permet d'interroger sans en avoir l'air la vision des spectateur/trices sur les conventions amoureuses et les différentes conceptions du couple et des relations. On parle de monogamie et de polygamie, d'amour qui dure toujours, qu'on place au-dessus du reste, des surnoms qu'on se donne, du mariage comme un aboutissement...

Le spectre s'élargit donc petit à petit, en partant de la relation hétéronormée monogame stipulée par le contrat – il fallait bien faire un choix – et toutes les injonctions sociales implicites que cela comporte, pour parler d'amour de manière plus générale. Celles-ci sont explicitées dans le contrat, qui pourrait s'élargir ou être modifié si on imaginait une suite à ce spectacle. Les possibilités sont grandes quoiqu'il en soit. Au final, *Amour sous contrat* attise la curiosité et les questions, au sujet de Mike notamment, qu'on ne perçoit qu'à partir le prisme de Jeanne. Le moment de questions-réponses à la fin du spectacle permet de répondre à certaines d'entre elles, et surtout de révéler les interrogations qui poignent autour de ce contrat : y a-t-il eu un amour sincère à un moment donné ? si c'était à refaire, que ferait-elle différemment ? quelles différences entre ce contrat et une relation classique ? quelle place pour les émotions ? Tant d'interrogations et bien d'autres auxquelles on ne peut avoir de réponse qu'en assistant à ce spectacle, qu'on retrouvera notamment en février 2026 à l'Echandole d'Yverdon !

« Tu seras viril, mon kid », 22 septembre 2025, Fabien Imhof, [La Pépinière](#)

La chanson d'Eddy de Pretto pourrait en être l'hymne : drôle et percutant, le seul-en-scène de Mickaël Délis, *Le premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité*, questionne les injonctions faites au genre masculin, quand les garçons sont en plein développement. Au plateau, il présente toute une galerie de personnages qui l'ont influencé au cours de sa vie. Seul au milieu de la grande scène trône un tabouret, qui sera l'unique accessoire de Mickaël Délis. Non, ce n'est pas tout à fait vrai, car le comédien arbore aussi un grand chemisier, qu'il transforme à l'envie en écharpe ou en blouse de médecin, selon le personnage qu'il choisit d'incarner. Une fois le public assis, Mickaël Délis prend le micro, depuis les coulisses, pour nous accueillir et se mettre en confiance. C'est qu'il a le trac, bien que le spectacle ait déjà été beaucoup joué ! Et pour cause : pendant 1h15, il raconte sa vie, son parcours d'homme, de son enfance où son père n'a pas assumé son rôle ; où sa mère en a beaucoup souffert et pris de nombreux médicaments ; et où son frère jumeau a pris tous les attributs virils qu'ils auraient dû se partager à la naissance ; en passant par son adolescence, avec les

premiers émois amoureux, la tentative de rentrer dans le moule ; jusqu'à l'âge adulte, quand il est enfin parvenu à assumer sa sexualité, et que sa relation au père a enfin évolué... Le tout est raconté sur fond de questions de genre et d'injonctions faites aux hommes, et réussit le tour de force d'être également extrêmement drôle. Un petit bijou d'humour et de réflexion qui constitue le premier volet d'une trilogie, dont les deux autres seront consacrés au sexe masculin, puis à la semence qui en sort, pour resserrer toujours un peu plus le focus. « Tu hisseras ta puissance masculine pour contrer cette essence sensible que ta mère nous balance en famille, elle fatigue ton invulnérable Achille ». Le premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité, c'est avant tout un spectacle narrant le rapport aux personnages de sa vie. Ceux-ci sont caricaturés – est-ce d'ailleurs vraiment le cas ? – sur la scène, avec certains traits poussés à l'extrême car c'est aussi un spectacle d'humour. Pas de standup ici, même si Mickaël Délis s'adresse régulièrement au public. Il s'agit plutôt de contextualiser les scènes qu'il joue, tel un narrateur, avant d'incarner les personnages qui ont marqué son parcours. Le symbole est beau, d'ailleurs, puisqu'il commence par sa mère et termine par son père, comme pour boucler la boucle. La mère semble ne jurer que par la médication, indiquant par-là à quel point elle a souffert du départ du père. Elle laisse s'exprimer la personnalité de son fils, tout en l'influençant par moments pour qu'il convienne à l'idée qu'elle s'en est faite. Elle refuse ainsi qu'il coupe ses magnifiques cheveux longs, alors que lui en a assez qu'on le prenne sans arrêt pour une fille. La mère symbolise ainsi cette lutte contre les injonctions, mais tellement exacerbée qu'elle risque d'être contre-productive en enfermant son enfant dans d'autres carcans. Quant au père, il est l'exact opposé : symbole de la virilité assumée, il se balade constamment en slip à la maison, couche à tout-va et semble n'avoir aucun tabou... La réalité s'avèrera finalement plus subtile, grâce à la discussion que Mickaël aura enfin avec lui à l'âge adulte. On comprend que l'image est biaisée par différents éléments – discours de la mère, silence du père, interprétation du fils... Au final, Mickaël fait face à deux êtres cabossés, qui font du mieux qu'il et elles peuvent, mais rien n'est simple. D'autres personnages ont également exercé une certaine influence sur le jeune Mickaël. À commencer par son psychanalyste, qui le pousse à l'introspection, avec un côté freudien très développé. Mais le petit Mickaël peine à comprendre ce qu'on lui demande, et aurait peut-être souhaité une oreille attentive plutôt que de longues et profondes interrogations sur son lui intérieur. On évoquera aussi cet adolescent à la verge aussi développée que son ego et sa virilité. Avec son fort accent du Sud, il n'hésite pas à parler de masturbation dans les vestiaires, en demandant à Mickaël combien de fois par semaine il le fait. Une découverte pour le jeune homme, qui n'a jamais entendu parler de cela... Il y a aussi ses copines de classe, toujours à la recherche des ragots. La liste se prolonge encore, mais mieux vaut rencontrer ces personnages directement sur scène. Le curseur est donc quelque peu poussé chez tout le monde, mais ce nous montre aussi à quel point l'enfant, puis l'adolescent qu'était Mickaël, se retrouve tiraillé entre plusieurs influences. Comment être soi-même et se construire face à tout cela ? « Tu brilleras par ta force physique, ton allure

dominante, ta posture de caïd et ton sexe triomphant pour mépriser les faibles ». Le premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité agit comme une forme de psychanalyse, au-delà même de la catharsis souvent expérimentée au théâtre. Psychanalyse pour Mickaël Délis d'abord, avec une véritable mise à nu sur un parcours très intime. Tout est-il vrai ? Là n'est pas la question ! À travers le parcours qu'il narre sur scène et toutes les injonctions, parfois contradictoires, auxquelles il a fait face, il rend compte d'une forme de virilité abusive qu'on l'a encouragé à affirmer : il faut être costaud, se battre pour s'imposer, parler fort, ne pas montrer ses émotions, avoir confiance en soi... Tout cela, on l'a tous entendu à un moment donné de nos vies. C'est pour cela que tout est exacerbé dans son propos : il montre comment, alors qu'on est en pleine construction, on perçoit tout un peu plus grand, un peu plus fort / marqué / exagéré que ça ne l'est en réalité. Mickaël dit en raconte également avoir été entouré de femmes durant son enfance, qu'il s'agisse de sa mère, des copines de celles-ci, ou des mères de ses camarades de classe. La rencontre avec des garçons en pleine adolescence agit alors comme un choc, en découvrant un monde auquel il n'avait pas été confronté jusqu'alors. Ajoutez à cela la différence physique – Mickaël était petit, frêle, avec des cheveux longs, alors que son frère jumeau était tout l'inverse – et vous comprendrez pourquoi tout a été si difficile dans son développement. Le premier sexe ou la grosse arnaque de la virilité est ainsi particulièrement fin et intelligent dans sa manière de développer la dimension psychologique de ces injonctions. Plus qu'un homme déconstruit, on fait face à un homme qui n'est pas encore construit. Alors, inévitablement, même en tant qu'homme cis hétérosexuel, on se compare à lui, on s'identifie à son parcours. Bien sûr, tout n'est pas similaire, mais on repense à nos camarades du cycle d'orientation, à cet âge bête où l'on cherche à exacerber une virilité dont on ne sait pas encore grand-chose. On se remémore nos premières relations avec les filles, la maladresse qui peut en découler. On revoit tous les moments où on a le sentiment de ne pas être comme les autres, de ne pas entrer dans le moule, parfois même dans de petits détails. Car chaque être et chaque situation sont différentes, par nos influences, notre milieu social, notre sexualité, nos passions, nos attraits... Mickaël Délis parvient avec ce seul-en-scène à s'adresser à tous les hommes, et même plus largement, quelle que soit l'orientation sexuelle, l'expression et identité de genre, tout en ne parlant que de lui-même et de son homosexualité. Cela demande, certes, un petit travail mental au public, mais on ne peut sortir de la représentation sans avoir à l'esprit nombre de réflexions, remises en question, souvenirs qui reviennent. Un spectacle qui ne laisse pas indifférent, qu'il faut voir, et qui restera sans doute encore longtemps un de mes coups de cœur, tant il est marquant. »

« Le comique désespéré », Migros Magazine, 2025



VOTRE RÉGION

Migros Genève

45

Le comique désespéré

Figure du théâtre de boulevard parisien et actrice, Jacqueline Maillan revit à Nyon les 13 et 14 novembre dans une pièce mêlant ironie, désespoir et élégance.

Soirée pluvieuse, Paris, 1987. Accablée par le déclin de sa carrière, Jacqueline Maillan décide de mettre fin à ses jours. C'est alors qu'on lui propose un rôle majeur, mais le poison coule déjà dans ses veines. Dans un dernier sursaut, l'actrice livre une ultime performance, un vertige entre rêve et réalité, entre le désir de remonter sur scène et la vérité qui s'impose à elle.

Portrait sensible et extravagant

Portée par la mémoire de cette figure légendaire des planches parisiennes, *Jacqueline* réunit Rébecca Balestra, Jeanne De Mont, Jérôme Denis et Simon Guélat pour un hommage lumineux à la liberté et à l'audace.

Mise en scène par Manon Krüttli sur un texte de l'auteur et dramaturge français Guillaume Poix, la pièce dresse un portrait à la fois sensible et extravagant: celui d'une femme habitée par le désir de scène et de lumière, qui défie la mort pour mieux célébrer la vie.

Dans un décor burlesque, tout de rouge feutré, le spectateur est transporté dans le Paris des années 1960 à 1980. Entre le besoin d'exister, de créer et d'être aimée, l'obsession de Jacqueline Maillan finit par devenir un véritable sacrifice. Une dernière fois, l'artiste revit, dans un spectacle drôle, bouleversant et profondément humain.

Jeu 13 novembre, à 19 h 30,
vendredi 14 novembre, à 20 h 30
Usine à Gaz, Nyon



Dans *Jacqueline*, Rébecca Balestra rend un hommage vibrant à la grande comédienne française.

Pour-cent culturel Migros Genève

Billets en vente

En ligne sur migrs.infomaniak.events
Points de vente du lundi au samedi:
Migros Change Rive | Migros Change MParc
La Praille | Stand Info Balxert



Pour-cent culturel Migros



Défi

Questions sur l'alimentation?

Les mardi 11, mercredi 12 et jeudi 13 novembre de 9 h 30 à 18 h 30, diabète Genève sera présente au magasin Migros Les Cygnes, rue de Lausanne 18, à Genève, et proposera un défi sur la nutrition. Des membres de l'association répondront à toutes vos questions sur vos produits alimentaires préférés.

L'alimentation équilibrée et l'activité physique sont des piliers essentiels d'une bonne santé. Pourtant, il n'est pas toujours facile de les placer au cœur de nos priorités. Alors comment faire pour bien faire? Venez discuter avec nous!

diabète Genève
info@diabete-geneve.ch
tél. 022 329 17 77
www.diabete-geneve.ch

Revue de presse Jacqueline, 14.11.25, RTS

Date: 14.11.2025



Online-Ausgabe

RTS.ch

1211 Genève
022 718 20 20
<https://www.rts.ch/>

Genre de médias: En ligne

Type de médias: Plateformes d'informations

Page Visité: 12 576 400

Formidable Rébecca Balestra dans "Jacqueline", hommage décalé à l'actrice Jacqueline Maillan

14.11.2025

Avec "Jacqueline", à découvrir à Nyon ce vendredi 14 novembre puis en tournée romande, la comédienne Rébecca Balestra rend hommage à Jacqueline Maillan, immortelle actrice du boulevard et du cinéma comique français. Signé Guillaume Poix et Manon Krüttli, voici l'un des spectacles phares de 2025-2026.

Le salon est rouge, le peignoir rose. Entre ces deux tons, tout un nuancier allant du rouge couperose au rosé champagne. Nous sommes chez l'actrice Jacqueline Maillan, à Paris, un soir de 1987. Elle est au bout du scotch. Sa carrière de comédienne dans le théâtre de boulevard et le cinéma comique français s'achève en impasse. Son cœur n'y est plus. La gloire (passée), la réputation (éventée), le rire (factice), ça ne nourrit ni l'âme ni le corps. Celle qui fut la partenaire de Louis de Funès dans l'inénarrable "Pouic-Pouic" (1963) songe plutôt à se faire couic couic. Un tube de barbiturique et on n'en parlera plus.

Dans ce salon, il y a la copine Micheline Dax qui ne siffle pas que des airs d'opéra et ronfle sur un fauteuil crapaud cramoisi. Fauchée, ça fait un moment qu'elle squatte chez Jacqueline et lui sert de souffre-douleur. Et puis il y a Jacques, éternel second rôle, passeur de plats réchauffés dans un répertoire où "La cuisserie du steward" est l'un des spectacles les moins inavouables. De toute manière, Jacqueline le coupait toujours et personne de se souvient de son nom. Son ultime rôle: apporter les pilules du Grand Sommeil pour sa chère Jacqueline, laquelle bavardait, pérorait, soliloquait et débitait de la vacherie à cadence accélérée.

>> Voir l'interview de Rébecca Balestra et Manon Krüttli dans le 12h45 :

Un spectacle fort, drôle et étrange

"Jacqueline" est une fiction signée Guillaume Poix, formidable auteur dont le dernier roman, "Perpétuité", secoue depuis quelques mois les murs des prisons. "Jacqueline" est d'ores et déjà l'un des spectacles les plus forts, les plus drôles et les plus étranges de cette saison théâtrale. Il adopte tous les codes du théâtre de boulevard (de la blague qui tue à la sonnette intempestive) pour mieux nous emmener ailleurs: c'est quoi vieillir? C'est quoi consacrer sa vie au théâtre ou au cinéma et ne pas en avoir dès que les lumières s'éteignent?

>> A lire aussi : "Perpétuité" de Guillaume Poix, une nuit éprouvante aux côtés de gardiens de prison

"Jacqueline", ce n'est pas tout à fait la Maillan et en même temps, c'est son histoire, lorsqu'en fin de carrière Bernard-Marie Koltès et Patrice Chéreau, deux artistes intellos réputés, lui proposent enfin un rôle ambitieux. Ça s'appelait "Le retour au désert" et ce fut bien sûr un four. La Maillan, on voulait qu'elle nous fasse rire, et puis c'est tout.

Le meilleur des arts de la scène actuelle

"Jacqueline", c'est aussi Rébecca Balestra, immense dans ce rôle de vieille insupportable et terrorisante alternant le drame et la farce absolue. Beaucoup Maillan, un peu Dalida, Gloria Swanson ou la Callas. Et puis il y a ses partenaires de jeu: Jeanne De Mont, Jérôme Denis et Simon Guélat, drôlissimes copine faux jeton, tocard ou artiste habité.

"Jacqueline", c'est aussi le travail très fin de la metteuse en scène Manon Krüttli et de son équipe, capable de faire monter cette formidable mayonnaise à deux ingrédients. Le théâtre que l'on regardait en famille le soir à la télévision (ah, les décors en toc de Roger Harth et ces costumes de Donald Cardwell!) et les arts de la scène actuelle dans toute leur vitalité. Longue vie à "Jacqueline", on remet l'enterrement à plus tard.



"Jacqueline", une pièce conçue par Rébecca Balestra, Manon Krüttli, Guillaume Poix. - [Dorothée Thébert]

« JACQUELINE est d'ores et déjà l'un des spectacles les plus forts, les plus drôles et les plus étranges de cette saison théâtrale. »

Thierry Sartoretti
Radio Télévision Suisse

revue de presse – Jacqueline 2/5

Jacqueline Maillan, hallucinée du boulevard, mardi 18 novembre 2025, Alexandre Demidoff

20 Culture

Jacqueline Maillan, l'hallucinée du boulevard

SCÈNES Rébecca Balestra incarne «la Maillan» dans «Jacqueline», formidable comédie de Guillaume Poix montée par Manon Krüttli, à l'affiche à La Chaix-de-Fonds, Lausanne et Genève. Rencontre avec un trio magique

Alexandre Demidoff

Les beaux spectacles vous attachent à un personnage et vous révèlent l'âme de son interprète. Le théâtre est alors vraiment double, comme l'écrivait le poète Antonin Artaud. C'est ce qui se produit dans *Jacqueline*, comédie génialement loufoque de l'écrivain français Guillaume Poix, comédie qui prend le boulevard du crépuscule pour déboucher sur le cinéma. À l'Usine à Gaz à Nyon, cette production hors du commun a tenu sa promesse. La comédienne Rébecca Balestra incarne Jacqueline Maillan, si rebondissante à la ville dans ses tailleurs de pharmacienne aisée, si délicate à la scène, si aimée aussi. Manon Krüttli régle la faccès avec la rigueur des enfants quand ils jouent aux poupées.

Hors du commun, cette *Jacqueline*? Oui. Par son sujet. Guillaume Poix, Rébecca Balestra et Manon Krüttli ont la trentaine et

une passion commune pour les figures faussement installées dans un genre, réellement ambigus. Née en 1923, Jacqueline Maillan respire la respectabilité dans les entretiens, une forme de conservatisme tiré à quatre épingles. Sur les planches, son bon sens de province explosait en saillies, en arthritides élogiques, en envolées soudain suspendues. Contemporaine de Louis de Funès, avec qui elle a joué dans le film *Pois-Forc* notamment, elle fait exulter les foules, notamment dans *Croque-Monsieur* de Marcel Mithois, jouée près de... 1700 fois.

C'est «la Maillan», morte d'une maladie du cœur en 1992 alors qu'elle jouait *Pois-Forc* de Pierre Palmade, que Guillaume, Rébecca et Manon honorent. Vous êtes dans son salon, justement, tout de velours et d'orange, écorché de rêve conçu par la scénographie Sylvie Kleber. C'est veille de premier à Nyon et vous voulez tout savoir. Alors, les deux jeunes femmes racontent leur Jacqueline. Et Guillaume Poix, au bout du fil, complète.

Rébecca: «Avec mon grand-père, à Arzier, je regardais chaque vendredi le théâtre ce soir à la télévision. Il y avait toujours Jacqueline, son élégance, son phrasé magnifique et décapant, sa drôlerie insensée. Certaines de ses répliques sont des coups de poing dans la tronche. Enfant, je ne pouvais pas imaginer jouer autrement que comme elle.»

Rébecca Balestra et Manon Krüttli reviennent depuis longtemps de représenter Jacqueline Maillan. Leur ami Guillaume Poix a taillé un texte sur mesure pour elles. 100% 12 NOVEMBRE 2025 VALENTIN LAFRANÇOIS POUR LE TEMPS

seconde qui ressemblait à ce que nous rêvions.»

Guillaume: «Mon idole absolue quand j'étais gamain était Louis de Funès, mais plus loin il y avait Jacqueline Maillan, que j'ai tellement aimée dans *Papp fait de la révolte*. Alors bien sûr, c'est mal vu, quand on prétend faire ce qu'on appelle «du théâtre d'art», de chérir ces stars populaires et leurs œuvres. Il se trouve qu'en 1987, l'auteur Bernard-Marie Koltès, 30 ans, dont les pièces ont toutes été nommées par Patrick Chéreau, l'incarnation du théâtre d'art, écrit pour Jacqueline Maillan *Le Retour au désert*. C'est cet épisode qui m'a inspiré.»

Sadisme affectueux

Mélange des genres. Plaisir coupable d'abolir ce pur sociologique-esthétique qui sépare le théâtre privé, où règne le divertissement, et la scène subventionnée censée être artistiquement plus ambitieuse. C'est ce qui anime Guillaume, Rébecca et Manon. «Pourquoi le rire devrait-il être bête et laid?» s'interroge Manon: «Nous ne voulons pas un biopic théâtral, mais une digression poétique, à partir des captations de ses spectacles, de ses films. Avec Guillaume, nous avons écrit un scénario, il nous a fait parcourir une première version qui nous a électrisés et une

terroge Rébecca. «Le rire devrait être politiquement inoffensif, poursuit Manon. Or il peut aussi véhiculer une critique de nos fonctionnements, tout en rassurant.» «Notre Jacqueline est une comédie de boulevard avec les codes de la tragédie», sourit

«Certaines de ses répliques sont des coups de poing dans la tronche. Enfant, je ne pouvais pas imaginer jouer autrement que comme elle.»

RÉBECCA BALESTRA

Rébecca, sur le divan de ses vapeurs de diva humiliant avec un sadisme affectueux sa «Miche» - Micheline Dax. Rêver son héritage. C'est l'ambition d'un trio qui refuse de choisir entre Bernard-Marie Koltès, l'écrivain génial de *Dans la solitude des champs de coton*, et Jean Poiret, auteur de *Père de Broadway*, l'un des succès de «la Maillan». Ces trois-là chérissent l'esprit de jeu, celui qui démonte les règles pour les reformuler. «Nous nous sommes rencontrés il y a 10 ans au Poëte à Genève, confie Guillaume Poix. Mathieu Bertholet, alors directeur de la maison, m'avait engagé comme dramaturge de saison, j'étais

pour ainsi dire à mes débuts. Rébecca et Manon se lançaient elles aussi. Nous avons créé ensemble des spectacles, dont l'un autour de Romy Schneider. Votre amitié est fondatrice: nous grandissons ensemble dans le bonheur de nous surprendre.»

Jacqueline Maillan, qui a épousé le parolier et musicien Michel Emer, vivait en toute discrétion au 1, avenue Paul Doumer, dans le chic XVI^e arrondissement de Paris. Sans enfants, mais avec son chien, Jules. Son bonheur, sa vie étaient sous les feux de la rampe, où elle devenait diabolique. «Toutes ses journées étaient organisées en fonction de la représentation du soir, observe Rébecca. Je me sens comme elle, je fais du théâtre pour exister. Rien n'est fait me sentir plus vivante que la scène. Elle me donne une pulsion que je ne trouve nulle part ailleurs. Petite, j'étais timide et effacée, le jeu me transformait. Sans le théâtre, je suis un fantôme.»

Dans sa robe de fête rose guimauve, Rébecca Balestra est «la Maillan» titubant ses démons, soignant ses sorties de route. «Rébecca est une chèvre du travail, mais elle n'est que joie quand elle compose», s'enthousiasme sa metteuse en scène. «Depuis que je travaille ce rôle, je me sens tenue par Manon, c'est-à-dire tellement libre.» L'autre soir à Nyon, la comédienne avait aux sautes la pâleur de celle qui sort d'une transe vaudou. Comme si elle s'en revenait pas d'avoir été cette Jacqueline là, au pays des ombres. Le théâtre et ses doubles. ■



« Jacqueline, comédie génialement loufoque de l'écrivain français Guillaume Poix, comédie qui prend le boulevard pour déboucher sur le cinéma. A l'Usine à Gaz à Nyon, cette production hors du commun a tenu sa promesse. »

Alexandre Demidoff
Le Temps

revue de presse - Jacqueline 3/5

20 Culture

Un hommage trash et un théâtre qui exulte

CRITIQUE Rebecca Balestra tresse un boulevard subversif qui passe du rire musclé à l'émotion nue

MARIE-PIERRE GENECAND

Un spectacle qui commence dans le taffetas rose du boulevard et finit dans les tréfonds béton de l'émotion. Déjà réunis sur *La Côte d'Azur*, pièce pour piscine et mélancolie qui rendait hommage à Romy Schneider, puis sur *Le Père Noël est une belle à ortures*, réécriture jouissive du classique du Splendid, l'auteur Guillaume Poix, la metteuse en scène Manon Krüttli et la comédienne Rebecca Balestra forment un trio explosif qui fait du théâtre une fête féroce.

Un trio fois deux

Il le prouve à nouveau avec *Jacqueline*, révérence irrévérencieuse à Jacqueline Maillan, reine du boulevard parisien qui, ici, termine le cheveu en bataille et la foufoune à l'air sur le plateau de son déclin. On rit beaucoup face à «la» Balestra – son numéro insensé mérite l'appellation

contrôlée – et, subitement, on rit moins lorsque les années sida sont convoquées.

Le trio n'est pas seul à revisiter brillamment les derniers instants de «la Maillan». Jeanne De Mont joue Micheline Dax, alias Miche l'affalée, fauchée et hébergée dans la bonbonnière de son amie fortunée. Jérôme Denis prête son physique de jockey à Jacques, comédien abonné aux seconds rôles et, lui aussi, souffre-douleur de la diva. Quant à Simon Guélat, incroyable précipité d'émotions, il ressuscite Bernard-Marie Koltès déjà très diminué. Dans le salon froufrouant à souhait de «la Maillan» (scénographie de Sylvie Kleiber), chacun affronte le monstre sacré qui, en mal de succès, décide de passer de l'autre côté. Quelques petites pilules, un soir de 1987, et, hop, ou plutôt couic, la star emprunte son dernier boulevard.

La bonne idée de *Jacqueline*? Croiser ce suicide fictionnel – Jacqueline Maillan est morte d'une hémorragie interne en 1992 à l'âge de 69 ans – avec une apparition providentielle, celle de Koltès, auteur adulé du théâtre public, qui débarque chez la star pour lui proposer un rôle alors qu'elle

a déjà avalé ses barbituriques. Dans la vraie vie, Maillan a bien joué pour Koltès en 1988, mais la rencontre a plutôt fait flop que pschitt. Il s'agit donc de réécrire l'histoire façon champagne empoisonné. Ou comment réenchanter deux idoles adorées. Réenchanter façon fessée, cela dit, puisque, dans *Jacqueline*, «la Maillan» est formidablement insupportable. Un rôle de zinzin allumée parfait pour Rebecca Balestra, qui rayonne dans le trash et excelle dans les changements de ton et de cap à 90 degrés.

Elle est là la force de la comédienne genevoise. Tout oser en matière de tenues et dire son texte sans aucune émotion. Pas de pathos, sauf quand elle chante les titres de Jacqueline Maillan. Là, cachée sous les plumes, la comédienne peut laisser affleurer sa sensibilité et c'est déchirant. Un état qu'on retrouve à la fin du tourbillon, quand, subitement, tous les strass s'effacent devant une agonie à nu. Qui n'est, pas forcément celle, programmée, de l'élue. ■

Jacqueline, Arsenic, Lausanne, du 20 au 23 novembre 2025; Comédie de Genève, du 3 au 14 décembre 2025; TPR, La Chaux-de-Fonds, du 18 au 19 décembre.

« L'auteur Guillaume Poix, la metteuse en scène Manon Krüttli et la comédienne Rebecca Balestra forment un trio explosif qui fait du théâtre une fête féroce. »

Marie-Pierre Genecand
Le Temps



Dans cet hommage qui fait boum, Rebecca Balestra joue Jacqueline Maillan, approchée par Koltès (Simon Guélat) pour un rôle — © Dorothee Thibert

revue de presse – Jacqueline 4/5

12 :45 « Rendez-vous culture : Rébecca Balestra et Manon Krüttli présentent « Jacqueline » », 13 novembre 2025, [RTS](#)

Date: 14.11.2025



Online-Ausgabe

rts.ch
1211 Genève
022 708 20 20
<https://www.rts.ch/>

Genre de média: En ligne
Type de média: Plateformes d'informations
Page Visits: 12'876'400



Rendez-vous culture : Rébecca Balestra et Manon Krüttli présentent « Jacqueline » / 12h45 / 7 min. / hier à 12:45

**« Vous présentez ce soir
Jacqueline, une comédie
complètement folle qui rend
hommage à une icône du
théâtre, Jacqueline Maillan, je
ne vous cache pas que c'est
truculent. »**

**Julie Evard
Radio Télévision Suisse / 12:45**

revue de presse – Jacqueline 5/5